

La Théorie Interprétative de la Traduction (TIT)

Marianne LEDERER

Je ne pourrai aujourd'hui que survoler très schématiquement l'essentiel d'une théorie qui s'est constituée, élargie et approfondie sur une trentaine sinon une quarantaine d'années.

La première étincelle de la TIT a jailli de la résistance viscérale de Danica Seleskovitch à obéir à une injonction qu'elle a entendu à plusieurs reprises à ses débuts en interprétation dans les missions de productivité aux États-Unis (1950-53) : « N'essayez donc pas de comprendre, traduisez ! ».

C'est le processus tel que Danica l'a détecté à partir de cette résistance, de sa pratique prolongée et de son enseignement de l'interprétation, que je vais brosser ici.

Les idées de Danica allaient à l'encontre des théories linguistiques des années 1950 et 60, qui ne traitaient que des langues et de la traduction-produit. Or, dès le départ, le traducteur est au centre de son modèle car, pour elle, l'interprétation est une opération cognitive. Son processus se décompose en trois étapes, dont certaines se chevauchent : Compréhension, Déverbalisation, Reformulation.

Première étape : La compréhension.

C'est la construction par l'interprète du sens à transmettre, qui implique une excellente maîtrise des deux langues en présence, une bonne connaissance du sujet et une prise en compte du contexte à la fois verbal et cognitif.

La compréhension requiert une double activité d'interprétation : l'interprétation des sons en concepts mentaux, puis l'ajout à ces concepts de connaissances préalables, pour obtenir le sens du discours. Immergés dans le contexte, les interprètes interprètent les sons directement en sens. Ce sens reste présent à la conscience tandis que les sons tombent dans l'oubli.

Deuxième étape, qui se fonde dans la première : La déverbalisation.

La TIT est connue pour son affirmation selon laquelle la déverbalisation accompagne la compréhension du discours : Dès qu'il est compris, le sens d'un segment de discours est versé en mémoire, dans ses dimensions notionnelles et émotionnelles. Il devient partie intégrante des connaissances antérieures - et la plupart des mots qui le véhiculaient disparaissent. Ce qui ne signifie pas que la restitution des interprètes soit totalement exempte de mots ou de termes transcodés.

Danica et ses disciples ont assez vite pris conscience que la déverbalisation ne caractérise pas seulement l'interprétation, mais est aussi et d'abord une caractéristique naturelle de toute communication humaine. Lorsque nous écoutons ou lisons, la mémoire ne retient pas les mots mais le sens des discours ou des textes. La déverbalisation, sans que le terme même ne soit jamais utilisé, a été reconnue par des écrivains, des psychologues et même des linguistes.

Troisième étape : La reformulation.

Le fait que les signes verbaux s'effacent au profit du sens notionnel et affectif est une aide précieuse pour les interprètes (comme pour les traducteurs) qui évitent ainsi le littéralisme et expriment le sens de manière idiomatique dans la langue d'arrivée comme il le serait dans une communication intralinguale (partant des idées vers les mots, et non des mots aux mots).

Danica Seleskovitch a publié la première ébauche du processus en 1968 ; *L'interprète dans les conférences internationales - Problèmes de langage et de communication*, traduit en plusieurs langues. Mais cela ne lui suffisait pas. Elle a ensuite cherché à trouver des corroborations scientifiques à sa description des dimensions cognitives de l'interprétation.

Dans les années 1970 et 1980, des psycholinguistes (par exemple Levelt & Flores d'Arcais 1978 ; van Dijk & Kintsch 1983), démontraient que la compréhension se fonde non seulement sur la connaissance de la langue, mais

aussi sur les connaissances antérieures et le contexte, ce que la TIT soulignait depuis le début des années 1970 et qui est, depuis, universellement accepté.

La psychologie génétique de Jean Piaget (1967 et plus) décrit un processus très similaire à la façon dont la TIT envisage la compréhension. Depuis d'autres études ont précisé les contours du processus, sans pour autant le modifier profondément.

Les recherches neuropsychologiques sur l'aphasie et les lésions cérébrales (par exemple Barbizet 1964, 1966) ont prouvé que le langage et la pensée étaient situés dans des zones différentes du cerveau, ce qui conforte le postulat de déverbalisation.

La TIT, au départ, ne s'appliquait qu'à l'interprétation. Mais, avec des doctorants traducteurs ; elle s'est élargie à la traduction d'abord pragmatique, puis littéraire. De l'interprétation de conférence, elle est passée à l'interprétation juridique, puis à l'interprétation en langue des signes.

Quant aux études doctorales instituées à l'ESIT dès 1976, elles attirèrent des boursiers du monde entier, si bien que, nous le verrons dans la synthèse des réponses au questionnaire que je présenterai dans un instant, la TIT a migré dans diverses parties du monde pour l'enseignement de l'interprétation et de la traduction, comme pour la recherche en traductologie.

Le temps me manque pour entrer dans de plus amples détails, par exemple à propos de la différence entre correspondances et équivalences, ou de l'importance de l'implicite pour toute traduction. Je ne peux que vous renvoyer aux publications de la TIT, dont vous pourrez trouver une liste (non exhaustive) sur le site de l'ESIT.